

Articles du 27 août 2009 :

«**Azabache**» - Remis d'un coup de corne, le Sévillan s'est démultiplié.

Morante, la semaine des défilés

Après son coup de corne du 7 août au Puerto de Santa Maria, Morante de la Puebla, «le génie», comme l'appelle le journaliste Alvaro Acevedo, a ressurgi. A Málaga, mardi 18. Avec les points de sa blessure et dans un habit vert bouteille et *azabache*, noir de jais. On sait depuis les frères Grimm que les génies vivent dans les bouteilles. On sait aussi que les toreros dits «artistiques» se collent des habits à parement noirs : *azabache*. C'est dans le catalogue des idées reçues, c'est pour qu'ils soient reconnus comme tels, c'est aussi moins chaud que les habits avec du mica et du métal.

Donc, le 18, Aparicio et Conde, artistes estampiés, étaient aussi en noir : brique et noir pour Aparicio, mauve et noir pour Conde. Selon Antonio Lorca, critique taurin de El País, cette «corrida de l'art» aurait été un «désastre» s'il n'était apparu un sauveur : *of course*, Morante. Qui a coupé 1 oreille à un toro noble et paresseux de Juan Pedro Domecq. L'art taurin s'accorde avec l'indolence. Morante a toré si lentement la mollesse du toro que la musique des arènes, la banda de Miraflores-Gibraljaira, lui a joué le paso-doble Manolete, originellement martial, sur un tempo alangui. La tauromachie indiquée comme artistique n'est pas martiale, quoique, guerrier, Morante puisse l'être à l'occasion.

Pléonasme. La corrida de Málaga a été précédée d'une polémique. Les toros initialement prévus, ceux de Joselito, ont été, deux jours avant, refusés par les vétérinaires. Tous. Motif : manque de format. Réaction de Joselito : «C'est une grande putade.» A la place, un pléonasme. A savoir des Juan Pedro Domecq sans race. Face à son second toro, «el genio» a pu régaler ses gestes inimitables, empreint d'une langueur exacerbée, en phase terminale, délivrés lentement avec une autorité fluide.

Jeudi, habit lie-de-vin et parements blancs, Morante est à Bilbao. Personne n'a eu la malencontreuse idée de changer les toros de Joselito. Eux ont de la caste à revendre et reçoivent de vrais piques. Trop grosses parfois. Comme Vendimiador, premier toro du grand homme, que son picador assassine. Vendimiador ne suis pas les capes, déambule à sa fantaisie, ne galope jamais, garde la tête haute, reste agrippé au sol devant la muleta circonspecte de Morante. Qui semble s'inspirer du moonwalk de son idole Michael Jackson : il recule en faisant mine d'avancer. De la circonspection à l'abandon de poste, il n'y a qu'un soupir. Celui que pousse celui de La Puebla. Il vendange Vendimiador en deux minutes. Une bronca tombe sur sa tignasse.

La bronca, c'est dans l'ordre des choses de ce monde du toro qu'il arpente en somnambule. Il évacue la colère populaire en fumant un gros cigare, puff, puff, et efface l'ardoise devant Pitufu avec trois veronicas. Elles engloutissent, justement, dans leur éclat l'ordre banal des choses de la tauromachie à la cape et son accablante mécanisation. Suivent deux grosses piques pour Pitufu, qui veut dire Schtroumpf en espagnol. Le gros Schtroumpf de Morante ni ne trotte, ni ne galope, ni rien. Sans doute à cause des piques. Il est noble, il se déplace au pas et Morante, bien droit, à la fois bien posé par terre et comme en apesanteur, le torée ainsi, à zéro à l'heure, le bras tendu mais sans raideur, dans une dizaine de passes templées, isolées, oniriques et éparpillées au milieu d'autres, plutôt foirées.

Moto. Morante est magnétique. Il tire la fascination qu'il exerce de la tension immobile qui glisse dans le cœur même du combat. Sa force tient justement à cet abandon de lui-même qu'il accomplit face aux toros et qu'il fomente, sans le simuler, le plus naturellement du monde. A l'inverse d'autres toreros autoproclamés «artistes», Morante «ne vend pas la moto», ne force pas sur le

merchandising. Il n'accentue pas, sauf sur les molinetes. Son corps s'y disloque avec une sorte de transe dansée et expressionniste où, comme dans le flamenco, il casse le rythme avec un arrêt brusque, très marqué. Sinon, si sa tauromachie *al compás* est luxuriante, c'est grâce à une grande économie de moyens. Comme si il s'abstenait d'être, afin que la passion de l'art de la tauromachie qui l'habite impose ses propres résolutions. Dans le début de sa carrière, il toréait avec moins de véracité et plus de postures. Avec plus de *pinturería*, plus de coquetteries que de profondeur.

A Bilbao, Morante rate les mises à mort. Ce week-end, le génie a mis les bouchées triples en exhibant son pouvoir de multiplication et la munificence de sa garde-robe. Sans couper d'oreille, à cause de toros médiocres. Samedi, à 21 h 20 et en habit goyesque blanc et noir, il estoquait son dernier toro à Antequera et 100 minutes plus tard il faisait, en habit plomb et argent, le paseo à Málaga pour la corrida nocturne où Castella a triomphé. Le lendemain, il bouclait la boucle au Puerto de Santa Maria avec d'exécrables toros du marquis de Domecq, en habit rouge et blanc.

Jacques Durand

«Arrímate !» - Piqué au vif par la remarque d'un spectateur, le torero a livré une faena superlative.

A Bilbao, le droit de réponse de Ponce

Mercredi 19, Enrique Ponce voit rouge dans Bilbao la rouge et blanche où il est comme chez lui. Un spectateur l'agresse verbalement : «Arrímate !» (Colle-toi !) Il lui répond qu'il va voir ce qu'il va voir. On voit. Du très grand Ponce et pour certains, sa plus grande faena à Bilbao.

Le toro : Cantinero d'El Ventrillo. Un costaud, bien armé, tête haute, qui réfléchit, ne se lance pas à l'aveuglette. Il met les banderilleros dans la difficulté. Sa corne droite a du venin. La provocation du spectateur a mis Ponce en rage. Il se croise à gauche comme on l'a rarement vu se croiser, torée main basse, lui à qui l'on reproche de toréer à mi-hauteur, s'enroule le toro derrière la hanche, lui que ses détracteurs accusent d'envoyer les toros à l'extérieur. Cantinero, d'abord très indécis, se rend à ses arguments techniques : la bonne hauteur de muleta, la bonne distance où le citer et avec le ventre de la muleta, lui que l'on dit toréer avec le pico, le bout extrême. Il aligne en chargeant ostensiblement la suerte, des séries de naturelles de plus en plus profondes et de plus en plus enchaînées, c'est-à-dire déchaînées.

Au final, la réserve de Cantinero brisée et son pouvoir établi, il s'autorise devant ce toro jamais complaisant d'immenses passes circulaires et un mirifique changement de mains par devant. Enfin, il se coltine la périlleuse corne droite et le domine là aussi, avec cette tutelle élégante qui fonde sa tauromachie. Faena de deux oreilles, la récompense ultime à Bilbao où, de mémoire de métallurgiste, on ne donne pas de queue. A l'estocade il rate tout, perd tout, sans effacer rien.

Il y torée à nouveau le lendemain deux toros encastés et alambiqués de Joselito. C'est du bon Ponce, habile, efficace, sans la dimension de la veille et qui s'autorise un desplante de dos à genoux. Mais là aussi, il échoue à la mise à mort et comme le dit, dans une formule aussi auriculaire que sidérurgique, le gongorisme de la langue taurine, «il perd les oreilles aux aciers». Bilbao le remercie pour son œuvre complète par un tour de piste. Mais il est passé à blanc dans Bilbao la rouge.

Jacques Durand